

Histoires de ville, histoires de vies. Identité urbaine de Madrid et récits biographiques au XVIIe siècle chez Gil Gonzalez Dávila et Jerónimo de Quintana

Agnès Delage

▶ **To cite this version:**

Agnès Delage. Histoires de ville, histoires de vies. Identité urbaine de Madrid et récits biographiques au XVIIe siècle chez Gil Gonzalez Dávila et Jerónimo de Quintana. Cahiers d'Etudes Romanes, 2005, La ville. Lieux et limites, 2., 12, pp.41-60. hal-01456194

HAL Id: hal-01456194
https://amu.hal.science/hal-01456194

Submitted on 8 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

cahiers d'études romanes

Cahiers d'études romanes
Revue du CAER

12 | 2005
La ville, lieux et limites 2

Histoires de ville, histoires de vies. Identité urbaine de Madrid et récits biographiques au XVII[e] siècle chez Gil Gonzalez Dávila et Jerónimo de Quintana

Agnès Delage

revues.org

Édition électronique
URL : http://etudesromanes.revues.org/2680
DOI : 10.4000/etudesromanes.2680
ISSN : 2271-1465

Éditeur
Centre aixois d'études romanes de l'université d'Aix-Marseille

Édition imprimée
Date de publication : 2 janvier 2005
Pagination : 41-60
ISSN : 0180-684X

Ce document vous est offert par Aix Marseille Université

Aix*Marseille université

Référence électronique
Agnès Delage, « Histoires de ville, histoires de vies. Identité urbaine de Madrid et récits biographiques au XVII[e] siècle chez Gil Gonzalez Dávila et Jerónimo de Quintana », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 12 | 2005, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 04 février 2017. URL : http://etudesromanes.revues.org/2680 ; DOI : 10.4000/etudesromanes.2680

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Histoires de ville, histoires de vies. Identité urbaine de Madrid et récits biographiques au XVII[e] siècle chez Gil González Dávila et Jerónimo de Quintana.

Agnès Delage
Casa de Velazquez

Peu après l'arrivée au pouvoir de Philippe IV, deux ouvrages entreprennent de célébrer la grandeur de la capitale du royaume d'Espagne. La première de ces histoires consacrées à la ville de Madrid est publiée en 1623, par Gil González Dávila, sous le titre : *Teatro de las grandezas de la villa de Madrid*[1]. Par la suite, Jerónimo de Quintana dédie une oeuvre *A la muy antigua, noble, y coronada villa de Madrid*, et l'intitule *Historia de su antiguedad, nobleza y Grandeza*[2]. Si ce deuxième ouvrage est publié en 1629, sa date de rédaction est très probablement antérieure, puisque les pièces liminaires remontent toutes à 1627[3]. Ainsi, à cinq ans d'intervalle, entre 1623 et 1627, Madrid se voit dotée de deux histoires locales d'envergure, qui représentent un ensemble total de plus de mille cinq cent pages. La capitale passe en très peu de temps d'une situation que l'on pourrait qualifier de « pénurie historiographique » à une confortable opulence.

---

1 Nous avons utilisé l'édition originale intitulée : *Teatro de las grandezas de la villa de Madrid, Corte de los Reyes Católicos de España, al muy poderoso Rey Don Filipe IIII, Por el maestro Gil Gonzalez Davila, su coronista,* Madrid, Thomas Iunti, 1623. La récente édition facsimil présente une erreur de pagination et est incomplète. (*Las grandezas de Madrid, corte de los Reyes*, Valladolid, Maxtor, 2003). Sur la biographie de l'auteur voir : Agustín MILLARES CARLO, « El cronista Gil González Dávila y sus obras », *Tres estudios bibliográficos*, Universidad de Zulia, Maracaibo, 1961.

2 *A la muy antigua, noble y coronada villa de Madrid. Historia de su antiguedad, nobleza, y grandeza*, Madrid, Abaco Ediciones, 1980. Réédition facsimil de l'édition de 1629. Sur la vie de Jerónimo de Quintana : Mercedes AGULLO Y COBO, « El licenciado Jerónimo de Quintana, cronista de Madrid », Madrid, Artes Gráficas Municipales, 1974.

3 Par ailleurs, l'auteur se réfère dans toute l'œuvre à 1627 comme date du présent de narration.

Il faut en effet rappeler la situation paradoxale de Madrid qui était victime d'un retard frappant par rapport à d'autres villes d'Espagne déjà devenues depuis longtemps des sujets d'histoires spécifiquement consacrées à l'espace urbain. On peut citer par exemple les cas de Tolède, Valence, Séville, ou Barcelone qui disposaient de monographies exclusives dès le milieu du XVI[e] siècle[4]. En revanche, Madrid, promue capitale depuis 1561, ne possède pas d'histoire propre avant l'ouvrage de González Dávila, au début de la deuxième décennie du XVII[e] siècle[5]. La fragilité de sa position de capitale ne suffit pas à expliquer cette carence en matière d'historiographie urbaine, puisque des villes comme Calatayud[6] ou Orihuela[7] sont jugées dignes d'histoire bien avant Madrid malgré leur modeste poids politique. Après l'intermède de cinq ans pendant lequel la Cour réside à Valladolid de 1601 à 1606, Madrid retrouve un essor social et économique sans précédent et consolide définitivement sa position de capitale[8]. Pourtant, il passe encore près de vingt ans avant que la cité

4 Pedro DE ALCOCER, *Historia o descripción de la Imperial ciudad de Toledo con todas las cosas acontecidas en ella desde su principio y fundación*, Toledo, Juan Ferrer, 1554. Martín de VICIANA, *Chronica de la ínclita y coronada Ciudad de Valencia,* Valencia, Juan Navarro, 1564. Alonso de MORGADO, *Historia de Sevilla*, Sevilla, Andrea Pescioni y Juan de León, 1587. Jerónimo de JORBA, *Descripción de las excelencias de la muy insigne ciudad de Barcelona*, Barcelona, Humberto Gotardo, 1589.

5 Il existe bien évidemment de nombreux textes consacrés à Madrid avant la publication des ouvrages de González Dávila et de Quintana, mais ces récits ne sont jamais des histoires urbaines *stricto sensu*. Ainsi, ce que les historiens espagnols nomment la « guerra por la capitalidad » donne lieu à de volumineux traités défendant la supériorité de Madrid sur Valladolid. María José del Río Barredo remarque par ailleurs que les carences en matière d'histoire urbaine sont suppléées pendant un temps par les récits hagiographiques. Ainsi, à l'occasion de l'intronisation officielle de Saint Isidore comme saint patron de la capitale, les Vies consacrées au personnage deviennent des louanges de la ville très proches des chorographies traditionnelles. Selon elle : « se llegó a establecer un verdadero subgénero de crónica urbana, estrechamente ligado a la historia de los santos locales entre finales del siglo XVI y principios del XVII. Aunque el fenómeno apenas ha comenzado a estudiarse en los últimos años, da la impresión de que los patronos urbanos eran vistos entonces no sólo como protectores espirituales de las ciudades sino también como encarnación simbólica del sentimiento de orgullo cívico no lejano al que los encomios y crónicas urbanas expresaban de forma literal.», María José DEL RIO BARREDO, *Madrid, Urbs regia. La capital ceremonial de la Monarquía Católica,* Madrid, Marcial Pons, 2000. p. 94.

6 Miguel MARTINEZ DEL VILLAR, *Tratado del patronato, antigüedades, gobierno y varones ilustres de la Ciudad, comunidad de Calatayud y su arcedianado*, Zaragoza, Lorenzo de Robles, 1598.

7 Francisco MARTINEZ PATERNA, *Breve tratado de la fundación y antigüedad de la muy noble y leal ciudad de Orihuela,* Orihuela, Agustín Martínez, 1612.

8 La ville passe de 42000 habitants en 1571 à 127600 en 1617. La superficie du bâti augmente en conséquence et Madrid occupe 133 hectares en 1560 puis 400 en 1625. Chiffres avancés par Francisco José Marín Perellón, « La configuración de centro y

madrilène ne devienne un objet d'histoire autonome et indépendant. C'est seulement après l'arrivée de Philippe IV au pouvoir que l'on peut considérer que ce déficit d'image de la capitale est comblé, avec la publication des deux premières histoires exclusivement consacrées à Madrid. Leur importance tient donc autant à leur volume qu'à la pauvreté du contexte éditorial dans lequel elles paraissent.

D'un point de vue qualitatif, la portée des deux œuvres est également considérable : il s'agit de travaux particulièrement soignés, qui affichent une recherche documentaire minutieuse. Jerónimo de Quintana souligne ainsi dans son prologue que son texte est le fruit de dix ans d'explorations d'archives, et les deux historiens s'inscrivent dans une démarche érudite qui laisse une large place à l'insertion de documents dans le récit historique[9]. En outre, les deux ouvrages sont des produits éditoriaux de belle facture. Le *Teatro de las grandezas* est orné d'un élégant frontispice signé par le graveur J. Schorquens, et comprend une série de 16 gravures en médaillon. L'ouvrage de Quintana est également une production typographique raffinée, qui sort des presses de la Imprenta del Reino, avec un frontispice de Robert Cordier, et une planche allégorique de Madrid de Jean de Courbes.

L'entreprise de Gónzalez Dávila et de Jerónimo de Quintana s'inscrit dans un genre historiographique bien codifié que nous nommerions aujourd'hui histoire urbaine, mais qui est identifié à l'âge classique sous le terme de chorographie ou d'histoire particulière. Cette terminologie est importante car elle conditionne fortement l'écriture des histoires de ville. Richard Kagan rappelle ainsi que la chorographie est « una historia *concreta*, centrada en un tiempo o lugar específico, por oposición a los intereses más amplios

periferia », *Madrid. Atlas histórico de la ciudad,* TI. éd.Virgilio Pinto Crespo, Santos Madrazo Madrazo, Madrid, Lundwerg, 1995, p. 88 et 143.

9 Ces déclarations témoignent d'une préoccupation affichée pour le travail d'archive qui ne signifie pas pour autant une méthodologie rigoureuse d'établissement et d'assertion des faits par la critique documentaire. Aussi bien Gil González Dávila que Jerónimo de Quintana fondent essentiellement leurs récits sur de fausses chroniques, en l'occurrence celles de Lucius Dexter, qui sont pourtant contestées à cette époque et notoirement suspectes. González Dávila défend ainsi l'existence de saints madrilènes San Anastasio, San Plácido et San Ginés en déconsidérant les critiques opposées au texte de Dexter, et il entreprend même de le remercier du service rendu à la nation espagnole : «Y Baronio en sus Anotaciones como no vio a Flavio por quien el suspira tantas veces no dixo dellos cosa que importasse. *Gracias a Flavio Dextro, que con la verdad de su escritura restituye a España muchos Santos tenidos por de otros reynos.* » *op. cit* ; p. 18.
Sur Fray Román de la Higuera, véritable auteur de la fausse chronique de Dexter, nous renvoyons à l'ouvrage désormais classique de Julio Caro Baroja, *Las falsificaciones de la Historia,* Barcelona, Seix Barral, 1992. p. 166 *sq.*

de una historia *general* »[10]. L'historien mentionne à ce propos une définition particulièrement éclairante de Pedro Apiano, géographe de Charles Quint :

> El fin de la chorografia es pintar un lugar particular, como si un pintor pintasse una oreja o un ojo y otras partes de la cabeza de un hombre. [11]

De façon métaphorique, le géographe souligne le postulat sur lequel repose l'écriture de l'histoire particulière : il s'agit de considérer la partie indépendamment du tout, l'œil, et non pas la tête, c'est-à-dire concrètement d'isoler fortement l'espace urbain du tout auquel il appartient (en l'occurrence le territoire du royaume). La chorographie est donc une pratique historique qui repose sur la notion même de limite, puisqu'elle est par définition une vision partielle de l'espace, qui réduit la ville à ses strictes bornes physiques (matérialisées par les portes d'entrées et les remparts). Il s'agira aussi pour l'historien d'une ville de tracer d'autres limites, comme nous allons le voir, non plus dans la géographie, mais dans la société, entre des groupes sociaux qui incarnent ou non l'esprit de la cité.

L'histoire urbaine s'affiche donc comme une histoire des signes distinctifs qui caractérisent la ville et la distinguent des autres ensembles urbains. Mais on peut également considérer qu'un signe d'identité est à la fois un signe discriminant et un vecteur d'intégration. S'il sert à séparer une partie d'un tout, il permet aussi à un certain nombre de personnes de se reconnaître dans cette singularité. Comme le fait remarquer Pierre Bourdieu dans *La distinction*, l'affirmation de signes d'identités dans le domaine social ou urbain est un double mouvement d'inclusion et d'exclusion. Les signes d'identité expriment pour les individus d'un groupe « infiniment plus que leur intérêt au sens ordinaire du terme, c'est tout leur être social, tout ce qui définit l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, le contrat primordial et tacite par lequel ils se définissent comme « nous » par rapport à « eux », aux « autres », et qui est au principe des exclusions et des inclusions qu'ils opèrent parmi les propriétés produites par le système de classement commun »[12]. C'est autour de ce double mécanisme de désignation d'un « eux » et d'un « nous » que nous aborderons les manifestations des signes d'une identité urbaine à Madrid.

---

10 Richard KAGAN, « Clío y la Corona : escribir historia en la España de los Austrias », *España, Europa y el mundo atlántico*, Madrid, Marcial Pons, 2001, p. 131.

11 Richard KAGAN, « La corografía en la Castilla moderna. Género, historia, nación », *Studia, histórica*, vol XIII, 1995, p. 48.

12 Pierre BOURDIEU, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979, p. 557-558.

Il faut tout d'abord remarquer que les lieux ne sont pas réellement porteurs de signes d'identité forts. En effet, les deux textes consacrés à Madrid ont en commun de traiter la description de l'espace physique de la ville de façon très sommaire, pour ne pas dire indigente. Chez González Dávila, la description occupe seulement une dizaine de pages sur les 500 que comprend l'ouvrage. La première moitié est consacrée à la *comarca* madrilène, c'est-à-dire aux alentours les plus immédiats du centre urbain[13]. Tout le passage tourne résolument le dos à la mise en exergue d'une identité spécifique ou d'un quelconque particularisme madrilène. Par exemple, pour le climat, Dávila compare Madrid à Rome en raison de sa latitude et il en vient à admirer la douceur des hivers et la fraîcheur des étés, ce qui est, on le sait, fort éloigné de la réalité[14]. De même, en vantant la prodigalité de la nature avoisinante, il voit dans la campagne madrilène une nouvelle Terre Promise, une Palestine castillane.[15] L'historien oriente ainsi la description vers un idéal de mesure, d'équilibre et d'abondance, et c'est finalement la conformité à un archétype du *lugar ameno* qui l'emporte sur le souci du particulier et de la caractérisation spécifique.

Pour ce qui est de la ville *intra muros* qui est le vrai cœur du récit, la description est rapidement condensée et se prête peu à la constitution d'un imaginaire madrilène. La vision du centre urbain commence par une liste accumulative de lieux qui est assez aride :

> Tiene la villa 399. calles, 14. plaças, 10. mil casas, Casa de Moneda, 13. Parroquias con sus anexos, 25. Conventos de Religiosos, 20 Monasterios de Monjas, 15. Hospitales, una Capilla, un Colegio, 4. Hermitas, y dos Humilladeros. [16]

Ici, le principe est strictement l'inverse de ce que nous venons de voir pour les alentours de Madrid : ce n'est plus l'idéalisation qui empêche les lieux d'être investis par un discours identitaire, mais la neutralité de la description. L'historien s'attache ensuite à décrire de façon détaillée un seul monument qu'il considère être un pôle

13 Les titres des touts premiers chapitres de l'ouvrage sont à cet égard très parlants : « Capítulo I : Del sitio de la villa de Madrid, de sus fundadores y del nombre que la dieron », «Capítulo II : Del temperamento de Madrid, condición de sus moradores, abundancia de frutos de la tierra y montes de su comarca », « Capítulo III : Del origen del rio Manzanares », *op, cit ;* p. 4-8.

14 « El clima de aquesta Corte y el de la Corte romana es el mismo, y se responden en la altura de su Polo. Sus ayres en el Invierno no son frios en demasia : el calor en el Estio no es grande : la Primavera y Otoño son parayso y regalo. » *op.cit* ; p. 5.

15 « Dizese desta tierra, que es muy parecida en bondad, multitud y diferencia de frutas à la de Palestina que fue la de Promision. » *op.cit.* p. 6.

16 *Op.cit ;* p. 11.

identitaire fort de la capitale : la Plaza Mayor, qui a été achevée peu de temps auparavant, en 1619. La place est en effet le « centre » physique d'une ville qui est elle-même placée au centre géographique du pays et qui aussi le centre politique du royaume et de l'empire. En dépit de ces résonances, la représentation du lieu ne se prête pas davantage à l'investissement symbolique. González Dávila dépeint la place de la façon suivante :

> Tiene su asiento en medio de la Villa, y de longitud 434. pies, de latitud 334. y en su circunferencia 1536. Su fabrica está fundada sobre pilastras de silleria quadrada de piedra berroqueña. Tiene en su circuito anditos con anchura bastante para dar passo a la gente. Los frontispicios de las casas son de ladrillo colorado, tienen cinco suelos con el que forma el soportal hasta el ultimo terrado ; y desde los pedestales hasta el tejaroz segundo, 71. pie de altura, y debaxo de tierra bobedas de ladrillo y piedra fuerte, con cimientos de 30 pies de fondo, en que estriva el edificio. Las ventanas tienen a 6. pies de claros : las primeras de 10. pies y medio de alto : las segundas de 10. las terceras de 9. y las cuartas de 8. correspondiente en igualdad y nivel, distantes tres pies una de otra. Tiene fin el edificio en terrados de 14. pies de fondo, pendientes para las vertientes de las aguas, cubiertos de plomo, con canales maestras, que se reduze a un conducto solo. Sobre los terrados se levantan açoteas de 8. pies de alto, con monterrones de 3. pies de hueco, y 4. y medio de alto, cubiertos de plomo, que rematan en globos de metal dorados. Tiene 467. ventanas labradas de una manera, y otros tantos balcones de hierro, tocados de negro y oro, y en lo alto un pretil de hierro que rodea toda la plaça, que tiene 136. casas y en ellas viven 3700. personas. [17]

En focalisation externe, le narrateur s'en tient aux caractéristiques objectives des corps de bâtiments : la dimension, la diversité des matériaux, et jusqu'au coût de la construction. González Dávila procède ici à la façon d'un relevé cadastral, et évacue de ce fait tout ce qui relève de ce que Michel Rifaterre nomme un phénomène de « surdétermination », c'est-à-dire une production de « signifiés satellites » qui constituent au sein de la description des réseaux de significations adjacents[18]. Ici, la description de la Plaza Mayor ne dit rien d'autre que l'existence matérielle de l'ensemble architectural.

L'ouvrage de Quintana, fonctionne exactement sur le schéma utilisé par Dávila : à savoir, idéalisation du territoire et description objective des monuments. Même si Quintana manifeste une attention un peu plus soutenue pour quelques monuments dans un chapitre intitulé

17 *Op.ci ;*. p . 12

18 Michel RIFATERRE, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 41.

« Sumptuosidad de edificios publicos »[19], on ne peut pas considérer que le point de vue sur la ville *intra muros* ait radicalement évolué. Quintana se contente en fait d'étoffer la liste fournie par Dávila et, en plus de la Plaza Mayor, il décrit brièvement la Casa de la Panadería située sur la même place, ainsi que le Rastro, le Puente de Segovia, proche de l'Alcázar, et la Casa Real de la Moneda. Quelques demeures particulières sont également mentionnées ainsi que des lieux de loisir et de promenades.

Ces lieux publics fonctionnent très logiquement comme des repères visuels et sont désignés comme des curiosités du paysage urbain madrilène, mais ils ne deviennent pas pour autant des emblèmes investis d'une signification métaphorique de la ville, ou des supports de la projection identitaire d'un groupe social. Cette pauvreté descriptive et son peu de représentativité symbolique a de quoi étonner car on ne peut pas l'attribuer à un désintérêt pour la représentation de l'apparence physique de la cité[20]. On connaît la série des vues de Madrid produite par le peintre flamand Anton Van der Wyngaerde en 1563, sur commande de Philippe II peu après son installation dans la ville[21]. Ces œuvres témoignent que la sensibilité pour les particularités spatiales urbaines n'est pas un anachronisme à l'époque qui nous occupe. Simplement, les lieux ne deviennent pas ce que Pierre Nora a analysé comme des « Lieux de mémoire », c'est-à-dire voués à l'incarnation d'une identité collective.

La sécheresse et la brièveté de la description est donc à mettre sur le compte d'un choix délibéré, car l'identité de la ville trouve à s'incarner très fortement ailleurs que dans des lieux. Face à la modestie des parties descriptives (une vingtaine de pages sur les 1500 que comptent les deux ouvrages réunis), il faut remarquer l'abondance des figures exemplaires qui servent de vecteurs à l'identité urbaine. C'est d'ailleurs là l'un des paradigmes fondateurs

19 *Op.cit ;* Libro III, Capítulo LVI :« Suntuosidad de edificios publicos », fol. 375-376. et Capítulo LXVII : « Plaças, calles, fuentes y salidas publicas de recreacion » fol. 377-378.

20 On pourrait également penser à attribuer la modestie des parties descriptives concernant Madrid à la réalité physique de l'urbanisme au XVII[e] siècle. Comme le rappelle Enrico Guidoni, Madrid est très loin de la monumentalité des autres capitales européennes en matière d'architecture : « Una valoración general del urbanismo madrileño del siglo XVII no puede sino poner de manifiesto las contradicciones entre la ostentación de la corte y la representatividad de las capitales de un imperio inmenso y la modestia que se muestra tanto en las instalaciones generales como en los materiales de construcción ». *Historia del Urbanismo, siglo XVII*, Madrid, Instituto de Administración local, 1982, p. 180.

21 Ces vues n'ont en effet rien de commun avec une représentation idéalisée et conventionnelle. Sur ces questions, voir : *Ciudades del siglo de Oro : las vistas españolas de Van der Wyngaerde,* dir. Richard Kagan, Madrid, El Viso, 1986.

de l'écriture de l'histoire urbaine à l'âge moderne : les signes d'identité de la ville s'inscrivent dans des personnages, et non dans l'espace, dans des existences individuelles qui viennent incarner la noblesse ou la spiritualité d'une communauté. A ce propos, on peut remarquer que les gravures de frontispices sont très révélatrices : pour signifier Madrid, les graveurs ont convoqué des personnages historiques dans l'ouvrage de González Dávila : Alphonse VI qui libère la ville des Maures et Philippe II qui la fait capitale en 1561. Chez Quintana, nous retrouvons des allégories historico-mythiques figurant la Grèce et Rome, qui encadrent la vierge d'Atocha, patronne de la ville, au-dessus du blason bien connu de *l'oso rampante*. Ces deux figures sont des allusions aux fondations supposées de la ville par les Grecs et les Romains, puisqu'à l'époque, les historiens tentent d'accréditer l'idée d'une fondation pré-musulmane de Madrid, et prétendent que des murailles romaines, voire grecques ont été mises à jour[22]. Quintana reprend toutes ces théories, et leur donne un développement considérable. Il fournit des descriptions détaillées des prétendus vestiges antiques de Madrid et demande leur conservation et leur sauvegarde[23]. Il soutient en outre que Madrid a été fondée par un prince grec nommé Ocno Brianor, et à l'issue de savants calculs, avance une date de fondation. Jerónimo de Quintana fixe à l'an 4320 avant JC la naissance de Madrid, et n'hésite pas à affirmer qu'elle est une cité bien plus ancienne que Rome[24]. Toute cette surenchère

22 Devant l'absence de témoignages écrits avérant une occupation romaine du site, les historiens espagnols s'attachent à fournir de prétendues preuves archéologiques dès le XVI[e] siècle. Gonzalo Fernández de Oviedo consacre ainsi un chapitre de ses *Quincagenas de la nobleza de España* aux « Antigüedades romanas » de Madrid. Le passage est très révélateur de ce souci de trouver des preuves matérielles de la fondation antique de Madrid : « cuando yo era muchacho, deseé saber e investigar las antigüedades sobre la fundación de Madrid, y como no hallé por su mucha antigüedad en *scriptis* me dediqué a conjeturar y mirar si en sus edificios encontraría algún vestigio, y encontré recuerdos en piedras esculpidas con letreros que dan noticia del tiempo de los romanos, que poseyeron España ». Gonzalo FERNANDEZ DE OVIEDO, *De las grandezas de Madrid. Noticias de Madrid y sus familias 1514-1556,* Madrid, Guillermo Blázquez, 2000, p. 55.

23 Quintana donne ainsi des descriptions d'une muraille romaine datant de l'époque où Madrid était censée porter le nom de « Mantua Carpetana » et il réclame ensuite la préservation des traces de ce glorieux passé antique : « Esta cerca, como menos antigua que la primera, aunque lo es harto, esta mas en pie, y se ve mas patente, si bien esta desmantelada por algunas partes, y cada dia la van derribando por hartas, cosa que deviera conservarse y no dar lugar a que se perdieran memorias de tanta importancia, que hazen no pequeña falta a los Escritores, para escrivir con la puntualidad que pide la verdad de la historia, y no la haze menor a los mismos lugares, pues por esso vienen a perder la noticia de su antigüedad », *op.cit* ; fol. 4. Sur l'intérêt pour l'archéologie à l'âge baroque, voir : Asunción RALLO GRUSS, *Los libros de antigüedades en el Siglo de Oro*, Málaga, Universidad de Málaga, 2002.

24 « De lo dicho se sigue claramente que nuestra Mantua Carpetana es mas antigua que la gran ciudad de Roma », *op. cit* ; fol. 9.

antiquisante affichée par les frontispices et relayée par le texte a pour but inavoué de donner à la capitale un mythe des origines assez fascinant pour faire oublier que Madrid était une petite ville de garnison bâtie au IX[e] siècle par les arabes. On peut d'ailleurs considérer que le texte fonctionne sur le même régime que les images et utilise des figures mythico-historiques qui oblitèrent finalement les lieux physiques[25]. Ce sont les hommes célèbres qui vont devenir les véritables lieux de mémoire de la cité et suppléer le manque de preuves concrètes de l'ancienneté de la fondation de Madrid. González Dávila formule explicitement cette substitution des héros aux monuments en ces termes :

> Lo muy cierto que yo alcanzo de todo aqueste aparato de tantos Varones claros, es, que solo han quedado en pie los monumentos de su virtud y valor, sin que aya memoria de su poder y riquezas.[26]

Les deux histoires de Madrid se rejoignent sur un terme commun : le projet d'illustrer la grandeur de la capitale par le biais de récits de vies des personnages illustres investis de ce que l'on pourrait appeler un « esprit du lieu ». L'orientation individuelle est évidente chez Dávila qui intitule son ouvrage *Théâtre des grandeurs*, accentuant ainsi les effets liés à la mise en scène spectaculaire d'individus d'exception[27]. Son ouvrage est d'ailleurs illustré de gravures qui sont exclusivement des portraits en buste. Chez Quintana, le titre proclame à nouveau la « grandeur » de la ville et va encore plus loin dans la personnalisation du récit. C'est Madrid qui est à la fois le dédicataire et l'interlocuteur de l'historien. Quintana rédige en effet sa dédicace sur le mode de l'apostrophe et s'exprime en ces termes :

---

25 Sur les gravures de l'ouvrage de González DAVILA, voir : Javier PORTUS PEREZ, *El culto a la virgen en Madrid durante la Edad Moderna*, Madrid, Comunidad de Madrid, 2000. p. 20. L'historien commente la gravure de De Courbes. Voir aussi : José Manuel MATILLA, *La estampa en el libro barroco : Juan de Courbes*, Vitoria, Ephialte, 1991.

26 *Op.cit* ; p. 195 (erreur de pagination).

27 En réalité González DAVILA applique à l'histoire urbaine le terme de « Teatro » qui est une formule qu'il a déjà mise au point pour des sujets fort différents. Il publie ainsi ce qui pourrait ressembler à une longue série d'histoires biographico-urbaines religieuses : *Theatro eclesiastico de las ciudades e iglesias catedrales de España. Vidas de sus obispos*, Salamanca, Antonia Ramírez, 1618. *Teatro eclesiastico de la Santa Iglesia de Oviedo, Vidas de sus obispos* (...), Madrid, Francisco Martínez, 1635. *Teatro eclesiastico de las iglesias metropolitanas y catedrales de los Reynos de las dos Castillas, Vidas de sus arzobispos* (...), Madrid, Francisco Martínez, 1645. *Teatro eclesiastico de la primitiva iglesia de la Indias occidentales, Vidas de sus arzobispos* (...) Madrid, Diego Díaz de la Carrera, 1649. Baltasar CUART MONER a publié une présentation détaillée de la vie et l'œuvre de cet historien prolifique dans sa réédition de *Historia de las antigüedades de la ciudad de Salamanca*, Salamanca, Ediciones de la Diputación de Salamanca, 1994.

> Pareciendome que el servicio de mas importancia que segun mi estado y profesion devia hacer a V.VS. era escribir una historia que fuesse su verdadero retrato. [28].

La volonté de peindre la ville par le *portrait* et non par le paysage montre bien que la ville est une personne morale avant d'être un espace physique.

L'espace urbain est donc appréhendé comme un espace mental et, dès lors, les signes d'identité ne seront plus inscrits dans des lieux mais dans l'histoire des lignées glorieuses et des hommes pieux qui sont porteurs des vertus propres à la cité. Écrire l'histoire de Madrid, c'est penser la ville comme une entité individuelle dont il faut décrire les vertus, par le biais des hommes qui les ont fait vivre[29].

Dans l'oeuvre de González Dávila, à peu près la moitié de l'ouvrage est constituée de biographies : sur les quatre livres que compte le volume, les livres I et IV sont des récits de vies. Chez Quintana, la part consacrée aux récits de vie est encore plus importante. Alors que dans l'œuvre de Dávila, les vies de saints et les vies de laïcs occupaient à peu près le même espace[30], on constate chez Quintana une forte inflation de l'hagiographie[31]. Dans la mesure où les récits hagiographiques ont déjà été beaucoup et très bien étudiés[32], nous nous sommes intéressée ici exclusivement aux biographies laïques

---

28 *Op.cit. :* « A la muy antigua, noble , coronada villa de Madrid » s.n.

29 Richard KAGAN remarque cette division entre le territoire réel et l'espace mental de la cité sur le plan spirituel : « Se presenta esta comunidad como si de un « cuerpo místico » o un « alma » se tratara : eterna, invariable, impermeable a los cambios en el tiempo.» Il nous semble que cette dichotomie trouve également des prolongements sur le plan de la morale laïque. Richard KAGAN,« Clío y la corona : escribir historia en la España de los Austrias », *España, Europa y el mundo Atlántico,* ed. Richard Kagan, Geoffrey Parker, Madrid, Marcial Pons, 2001, p. 136.

30 Cette égalité est d'ailleurs respectée dans l'iconographie : sur 16 gravures, 8 sont consacrées à des religieux et 8 à la famille royale.

31 Quintana insère de longs développements sur la Vierge d'Atocha, ainsi que sur la vie de San Isidro qui devient un récit quasi-autonome (fols. 110-144).

32 Parmi les études les plus récentes qui s'intéressent aux rapports entre hagiographie et historie urbaine : M. CATEDRA, *Un santo para una ciudad. Ensayo de antropología urbana,* Barcelona, 1997. Pierre CIVIL, « Devoción y literatura en el Madrid de los Austrias : el caso de nuestra Señora de Atocha », *Edad de Oro*, XVII, 1998. María José DEL RIO BARREDO, « Literatura y ritual en la creación de una identidad urbana : San Isidro labrador, patrón de Madrid », *Edad de Oro,* XVII, 1998. Enrique CORDERO DE CIRIA, « Huellas de los *falsos cronicones* en la iconografía religiosa madrileña », *Villa de Madrid,* XXVI, 95, 1998. María Isabel GEA ORTIGAS, *La Almudena y San Isidro, patronos de Madrid*, Madrid, La Librería, 1999. Javier PORTUS PEREZ, *El culto a la Virgen en Madrid durante la Edad Moderna*, Madrid, Comunidad de Madrid, 2000.

qui ont, en règle générale, assez peu retenu l'attention des historiens actuels. On peut s'interroger en effet sur la place occupée par les récits de vies profanes dans les deux histoires de villes et surtout analyser les discordances entre deux versions dissemblables de l'identité urbaine. Dans une certaine mesure, les biographies insérées dans l'histoire de Quintana sont une réponse, voire une réplique à celles proposées par González Dávila.

Dans le *Teatro de las grandezas de la villa de Madrid*, les récits biographiques prennent des formes très hétéroclites. Le Livre premier réunit par exemple une série d'hagiographies des saints supposément madrilènes, une série de martyrs contemporains, une biographie détaillée de Philippe III et une biographie plus sommaire de Philippe IV, puisque le souverain est encore très jeune. Dávila compose ensuite une série biographique particulièrement intéressante, qui s'intitule « De los varones ilustres hijos de la villa de Madrid »[33]. Dans cette galerie de portraits, les enfants illustres de Madrid apparaissent classés par profession et toutes les charges qui sont mentionnées dépendent directement et exclusivement de la Couronne. Les rubriques sont les suivantes : « Maestres de religiones, presidentes, ayos de Principes, Confesores de Reyes y Embaxadores / Mayordomos de reyes, reynas, Principes y infantes / Consejeros y oydores/ Secretarios de Reyes/ Ministros de la Casa Real ». L'auteur mélange les charges appartenant à la maison royale comme les précepteurs ou les majordomes, et celles qui relèvent de l'administration centrale comme les Présidents de Conseils.

En dépit de sa diversité, ce classement est très cohérent dans la mesure où il fait un complet silence sur les oligarchies locales, c'est-à-dire sur le personnel chargé de l'administration de Madrid et de sa gestion. Dávila nomme ainsi les *corregidores* qui sont désignés par le pouvoir central et qui contrôlent l'activité des conseils municipaux, mais il ne dit rien de ceux qui exercent cette fonction, à savoir les conseillers municipaux, les *regidores*. L'historien ajoute ensuite un rapide passage en revue d'autres catégories telles que les « Fundadores de Ciudades y Conquistadores de nuevas tierras » ou les « escritores y catedráticos y personas eminentes en letras », qui ne sont pas forcément au service direct du pouvoir central, mais il ne consacre toujours pas une ligne à l'administration locale de Madrid.

Comme l'a déjà fait remarquer Alfredo Alvar Ezquerra, Dávila choisit délibérément de composer « una exaltación de la Corte y no

33 *Op.cit.*, Libro I. Cap XV. p. 195-222.

de la Villa »[34] et pour ce faire, il sélectionne des figures individuelles dont la grandeur dépend entièrement de l'exercice d'une charge royale. Ce parti pris apparaît encore plus clairement dans la quatrième partie de l'ouvrage qui est toute entière consacrée à l'histoire : « Del origen de los consejos que la magestad católica tiene en la corte de Madrid »[35]. Pour mettre en image la noblesse de Madrid, Dávila élabore une nouvelle série de biographies individuelles, plus longues d'ailleurs que les précédentes. Ces récits retracent dans le détail la vie des présidents de conseils royaux, et tout particulièrement ceux des deux organes les plus puissants : les conseils de Castille et d'Italie[36]. Les bornes chronologiques de ces récits biographiques sont significatives : Dávila commence sa liste en 1561 et la poursuit jusqu'à la date de rédaction, c'est-à-dire 1623. Ce sont exclusivement les personnes qui ont exercé leurs fonctions dans une ville de Madrid devenue capitale et donc centre de la monarchie Habsbourg qui intéressent l'historien. Même si la création du conseil de Castille est bien antérieure, les biographies opèrent une coupure tout à fait arbitraire dans son histoire et instituent comme une limite chronologique signifiante la proclamation de Madrid comme capitale.

Une telle identification de Madrid aux hauts fonctionnaires de l'administration centrale est tout à fait compréhensible puisque l'auteur occupe lui-même une charge qui dépend de la Couronne. Gil González Dávila est en effet Chroniqueur Royal et doit sa nomination à la chambre de Castille. Comme l'a bien montré Richard Kagan, cette position implique une vision partisane de la réalité historique et selon lui : « el cronista del rey era ante todo un funcionario de la Corte, e historiador sólo secundariamente »[37]. Ainsi donc, l'historien rémunéré par le pouvoir central va au rebours de la logique localiste de l'histoire de ville. Il écrit une histoire urbaine qui ignore tout particularisme et qui multiplie des signes d'intégration de la cité au grand édifice de l'administration centrale qui gère les destinées de la monarchie espagnole.

---

34 Alfredo ALVAR EZQUERRA, « Corografía y exaltación de lo local en la época de Calderón », in, *Calderón de la Barca y la España del Barroco*, T. I. Madrid, CSIC, 2001, p. 449. De fait, l'ouvrage est dédicacé à Philippe IV et l'auteur le définit lui-même comme une « historia de su gran Corte ».

35 Libro Quarto, p. 337-522.

36 « Vidas de los Presidentes de Castilla desde el año 1561 hasta el año 1623 », p. 360-402.
« Vidas de los Presidentes de Italia », p. 456-470.

37 Richard KAGAN, « La historia y los cronistas del rey », *Philippus II Rex*, Madrid, Lundwerg, 1998, p. 89.

L'ouvrage de Jerónimo de Quintana se démarque clairement de cette vision d'un Madrid davantage « Corte » que « Villa », représenté par une élite de hauts fonctionnaires. Le préfacier de l'ouvrage, García de Barrionuevo, Marquis de Cusano, exprime d'ailleurs clairement cette différence :

> La historia de Madrid contiene dos partes principales. Una propia y natural de su antigüedad, religión, nobleza, valor, y fidelidad de sus habitadores : otra accidental, de la grandeza que le ha venido por merecer tan buena dicha de ser Corte de nuestros Catolicos Reyes y cabeza de su gran Monarquia. Esta ultima parte ha sido ya de proposito tratada por Autor de buenas letras y mucha noticia de las historias, tocando de passo algunas de la primera, que siendo la principal se devia ilustrar con libro particular, Assumpto que toma oy el Licenciado Geronimo de Quintana [38]

Le marquis instaure deux grilles de lecture possibles de la grandeur de Madrid : sa grandeur « propre et naturelle », et celle qui lui vient de la présence de la Cour et qui est qualifiée d' « accidentelle ». L'opposition se situe sur le terrain de l'essence et de la circonstance, et si les deux perspectives peuvent très bien coexister, le préfacier impose malgré tout une hiérarchisation. La grandeur accidentelle, émanant de la Cour, dont González Dávila a fait le cœur de son ouvrage, est moins importante que sa grandeur naturelle, en tant que ville et non plus en tant que capitale. Toutefois, il faut se garder de radicaliser l'opposition entre les deux représentations de Madrid. Il suffit pour cela de rappeler que l'auteur de ces lignes est, par exemple, un pur produit de l'oligarchie locale, qui incarne dans l'œuvre de Quintana la grandeur naturelle de Madrid, puisque les Barrionuevo sont une famille très importante dans le Conseil municipal, qui a fourni à la municipalité de nombreux *regidores*[39]. Mais García de Barrionuevo est aussi membre du conseil d'Etat et du Conseil de Guerre de Philippe IV. Sa défense d'une identité locale consubstantielle à Madrid ne signifie pas pour autant forcément l'opposition frontale de deux groupes sociaux : élites urbaines contre fonctionnaires royaux, puisqu'il s'agit souvent des mêmes personnes[40].

---

38 « De Don Garcia de Barrionuevo Marques de Cusano (...) », *op.cit.*, s.n.

39 Sur le lignage des Barrionuevo et leurs charges à l'échelle locale, voir : Mauro HERNANDEZ, *A la sombra de la Corona. Poder local y oligarquía urbana (Madrid, 1606-1808)*, Madrid, Siglo Veintiuno Editores, 1995, p. 93-94 et p. 342-343.

40 Mauro HERNANDEZ dans son étude des *regidores* de Madrid a montré les liens étroits des oligarchies locales avec l'administration centrale, il estime ainsi que trois *regidores* sur quatre sont directement liés au service de la Couronne : « Los empleados en la administracion son mayoria abrumadora. Sumados los que dependen de la Corona de una u otra forma militares y en cierta medida cortesanos son tres de cada cuatro regidores. Todos al servicio de su magestad. Es algo que no debería olvidarse cuando

L'analyse plus précise des biographies composées par Jerónimo de Quintana peut nous permettre de comprendre où se situe le véritable clivage identitaire du texte. Il est évident que le but de l'auteur est de représenter les membres d'un groupe social influent à l'échelle locale[41]. L'historien insère donc dans son ouvrage un long catalogue des principales familles dont la noblesse rehausse le prestige de Madrid[42]. Il suit ainsi le principe du « nobiliario », du répertoire généalogique, fort en vogue à l'époque, et range les individus par familles et celles-ci par ordre alphabétique. On mesure ici le contraste avec González Dávila, qui avait établi sa classification des récits de vies en fonction d'un critère professionnel, selon la nature des charges officielles exercées, choix qui plaçait le lien à la Couronne au cœur du récit biographique.

Chez Quintana, le système de classement est en réalité double : il requiert tout d'abord l'appartenance à un lignage noble de Madrid, puis en second lieu, une date ancienne d'établissement suffisamment ancienne dans la ville. Jerónimo de Quintana affiche explicitement la volonté de ne retenir dans sa liste que les familles implantées à Madrid avant l'établissement de la Cour dans la ville en 1561, et déclare :

> No pondremos en este Catalogo los cavalleros que se han avezindado ni los mayorazgos que se han fundado en esta noble villa desde que empeço a reinar la Magestad del Rey don Felipe Segundo, que es desde quando este lugar ha tenido su mayor aumento. No porque no sean de muy concocida calidad y nobleza, sino porque son tantos que seria proceder en infinito y no tener fin esta historia, y porque nuestro principal intento en ella es manifestar lo que era Madrid antes que este gran Monarca le ennobleciera y aumentara tanto con su Corte.[43]

Ainsi, chaque récit de vie repose sur un axe central : l'installation de la lignée à Madrid, qui est bien évidemment repoussée à une période la plus reculée possible. Toutefois, le critère affiché est difficilement respecté par l'auteur et c'est le plus souvent un flou chronologique qui prédomine. Par exemple pour les Ayala, qui sont originaires de Murcie, Quintana se contente de dire : « vino por algun casamiento

se habla de los enfrentamientos de las oligarquías urbanas con la Corona en los siglos XVI y XVII » *op. cit.*, p. 78.

41 Alfredo ALVAR EZQUERRA résume ainsi l'ouvrage de Quintana : « obra pues de ensalzamiento de lo local en función de su lealtad a la Corona.» *op. cit.*, p. 455.

42 Capítulo LXVI. « De la nobleza de los cavalleros naturales de Madrid en comun », *op.cit.*, fol. 185- 299 (erreur de pagination, noté 289dans l'édition originale).

43 Fol .186.

alguna rama dellos a avezindarse en esta Villa »[44]. L'opération est d'autant plus difficile pour Quintana que l'essentiel de la noblesse résidant à Madrid sous Philippe IV est arrivée dans la ville bien après la proclamation de celle-ci comme capitale. Des historiens actuels estiment d'ailleurs que l'arrivée massive de la noblesse à Madrid date seulement des années 1630[45]. Quintana avoue ainsi lui-même les limites de son entreprise de mise en relief de la noblesse originelle de Madrid et il prévient le lecteur :

> Lo segundo se advierte, que no todos son originarios della, por aver venido algunos de sus predecessores de otras partes a avezindarse en ella, atraydos de la bondad del assiento, de la benignidad del clyma y de la asistencia de sus Reyes. [46]

L'historien constitue malgré tout une sorte de groupe de « familles souches » de Madrid, sur lesquelles se fonde la gloire et le prestige de la ville indépendamment de l'implantation de la Cour. Parmi soixante-cinq familles citées, on remarque qu'un petit nombre de maisons se distingue encore et s'élève au rang de figures d'élection de la ville. Quintana accorde en effet un traitement beaucoup plus long que la moyenne à cinq familles. Alors que l'historien attribue normalement une page ou deux à chaque généalogie, ces cinq familles élues bénéficient toutes de plusieurs chapitres et surtout de récits biographiques individuels, consacrés à des personnages historiques exemplaires. Sur ces cinq familles, quatre ont un profil sociologique assez similaire : les Luján, Vargas, Barrionuevo, Toledo qui sont des dynasties ayant effectivement une implantation madrilène très ancienne et qui ont occupé des postes à responsabilité dans l'administration locale sur plusieurs générations consécutives[47].

Le travail de Quintana consiste donc, en son principe, à vouloir territorialiser fortement une fraction de la noblesse madrilène et ce, avant l'arrivée de la Cour, c'est-à-dire avant l'implantation du pouvoir central. Même si l'historien se réserve le droit de faire quelques entorses à sa propre règle, c'est malgré tout cette norme théorique qui prévaut dans tous les récits de vie pour constituer la représentation d'un groupe social investi d'une légitimité autonome. Ce souci de faire remonter la noblesse de Madrid à la période où la ville n'est pas encore une capitale a plusieurs explications : il s'agit tout d'abord d'asseoir l'image de Madrid contre des villes voisines telles que Tolède ou Ségovie qui ont une histoire bien plus ancienne et de

44 Fol. 192.

45 *Atlas histórico de la ciudad de Madrid, op.cit.*, p.185.

46 *Op.cit.*, fol. 186.

47 Mauro HERNÁNDEZ, *op.cit.*, p. 93-94.

montrer que la capitale peut arborer des lignages aussi illustres[48]. La légitimation fonctionne ensuite à l'échelle strictement locale, car elle permet de distinguer au sein des élites urbaines madrilènes une fraction plus légitimée qu'une autre, à une période où le profil sociologique de l'administration locale est en train d'évoluer profondément.

Mauro Hernández, dans son étude prosopographique des *regidores* de Madrid, a montré qu'au tournant du siècle s'opère une mutation décisive de la composition des élites municipales. Il reprend ainsi les conclusions de B. Yun Casadillas qui met en lumière l'existence de « un nuevo grupo, alimentado de ramas segundonas de las grandes casas, señores de vasallos sin título, banqueros y mercaderes y gentes ligadas a la administración [que] iba a constituir una nueva aristocracia »[49]. Ces classes émergeantes concurrencent une ancienne oligarchie urbaine qui appartenait à ce qu'il nomme une « noblesse territoriale », tirant sa fortune des revenus de la terre. Ainsi, face à l'intégration de profils sociaux renouvelés dans le conseil municipal, on peut considérer que Quintana traduit la crispation d'un modèle d'oligarchie locale qui est, dans les faits, déclinant[50]. En privilégiant l'enracinement des familles dans la cité avant la venue de la Cour, il défend l'identification de la Ville à une catégorie de *regidores* qui est en train de se faire concurrencer par des personnages issus des milieux marchands, de la banque ou de franges périphériques de la noblesse et qui tirent leur fortune de services rendus à la Couronne et non plus de la terre. On peut donc conclure que les récits de vies des enfants illustres de Madrid que propose Quintana ne sont pas une simple illustration d'un état des relations sociales parmi les classes dirigeantes de la ville. Quintana prend parti dans un conflit de pouvoir

48 La structure généalogique est une des caractéristiques essentielles de l'histoire urbaine à l'époque moderne. Alberto Marcos Martín remarque à ce sujet : « se construye así toda una ideología de pertenencia a la ciudad, que apunta a una definición particular de cada una de ellas, las sitúa dentro de un determinado contexto ideológico y mental ». Alberto MARCOS MARTIN, « ¿Qué es una ciudad en la edad moderna ? », *Tolède et l'expansion urbaine en Espagne (1450-1650)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1991, p. 286.

49 Mauro HERNANDEZ, *op.cit.* , p. 233.

50 Ana GUERRERO MAYLLO pose quant à elle la question de la mobilité sociale des oligarchies urbaines dès le règne de Philippe II : « Con todo debemos precisar que la aristocratización del municipio resulta algo discutible, toda vez que la nobleza de un elevado número de capitulares habia sido puesta en entredicho, prueba evidente a nuestro juicio de que a partir de la llegada a Madrid de Felipe II se está produciendo el asalto, por lo demás continuado, de familias cuyos linajes no siempre son de ilustre sangre, pero que están avaladas por un patrimonio considerable o una suerte de prestigio social, aunque fuera tan sólo el del triunfo en el ejercicio de una actividad económica o burocrática. » Ana GUERRERO MAYLLO, *El gobierno municipal de Madrid (1560-1606)*, Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 1993, p. 237.

à l'échelle locale en choisissant de conforter le capital symbolique de certaines vieilles familles madrilènes alors que de nouveaux venus sont en train de devenir les véritables détenteurs du capital politique et économique de la ville.

Toutefois, parmi cette oligarchie territoriale dont Quintana fait le panégyrique, une famille fait figure d'exception et ce, à double titre. Les membres de la famille Ramírez concentrent à eux seuls huit chapitres (alors que les familles les mieux représentées telles que les Vargas ou les Luján ont elles droit à trois ou quatre chapitres). L'espace textuel consacré aux Ramírez varie donc du simple au double[51]. Cette prééminence nous a semblé d'autant plus curieuse que les Ramírez ne correspondent pas réellement au profil des autres familles convoquées pour caractériser l'oligarchie municipale traditionnelle. Les huit chapitres dévolus aux Ramírez retracent la vie de personnages qui n'ont pas eu de responsabilités politiques décisives à l'échelle locale.

La série de chapitres consacrée au lignage s'ouvre sur le récit de la vie de Francisco Ramírez, militaire illustre, aussi surnommé « el Astillero », qui a combattu pour les Rois Catholiques et qui est mort pendant la répression du soulèvement des Alpujarras, près de Ronda, en 1501. Sa biographie occupe à elle seule quatre chapitres. Trois chapitres sont ensuite dédiés à son épouse, Beatriz Galindo qui est, elle, bien plus directement impliquée dans la vie madrilène[52]. Beatriz Galindo, surnommée « la Latina » en raison de son érudition et de sa bonne connaissance de la langue latine[53], fonde à Madrid deux couvents et un hôpital dans la première moitié du XVIe siècle : le Monastère de la Concepción Jerónima, celui de la Concepción

51 Les chapitres consacrés aux biographies de membres de la famille Ramírez occupent les fols 254-266.

52 Capítulo CXXII : « Declarase quien fue Beatriz Galindo », Capítulo CXXIII : « Funda dos monasterios de religiosas, recibe el habito del uno dellos, y mueren sus dos hijos ». Capítulo CXXIIII : « Estimacion que hizieron della los Reyes, sus enfermedades y muerte. »

53 Beatriz Galindo entre au service d'Isabelle la catholique en 1487, et la légende a fait d'elle par la suite sa professeur de latin : Antonio de la Torre remarque : « no hay el más leve indicio para afirmar que haya sido maestra de la soberana, de sus hijos ni de persona alguna de la Corte. Que Beatriz Galindo fuese experta en latín, consta por el apelativo de *Latina* con que es conocida y por el testimonio de Marineo Siculo. » Antonio DE LA TORRE, « Unas noticias de Beatriz Galindo La Latina », Madrid, CSIC, 1974, p. 7. Il est aussi d'usage de lui attribuer des poésies latines et des commentaires d'Aristote, mais ces textes n'ont pas été localisés. Sur la biographie de Beatriz Galindo, voir également : Felix de LLANOS Y TORRIGLIA, « Una consejera de estado : Doña Beatriz Galindo, *La Latina* », Madrid, Editorial Reus, 1920.

Francisca[54], et l'hôpital de La Latina, qui reprend son surnom. Le dernier personnage à faire l'objet d'une biographie indépendante est Diego Ramírez de Haro, militaire comme son aïeul, qui s'est illustré lors de la prise de Bahía. Le récit consacré à ce capitaine vient rappeler et revivifier les prouesses guerrières de Francisco Ramírez *El Astillero* en montrant que l'héroïsme se transmet et reste intact dans la lignée.

On constate donc que ces trois personnages appartenant à la famille Ramírez ne sont pas réellement représentatifs d'intérêts corporatistes ayant trait au contrôle de l'administration locale de la ville. Pourtant, Jerónimo de Quintana en vient à faire d'eux les pères symboliques de la cité, puisqu'il relie le patronyme de Ramírez à un héros libérateur de Madrid, dénommé García Ramírez[55]. Quintana récupère ici un épisode de la légende entourant les miracles réalisés par la Vierge d'Atocha. Selon la légende hagiographique, García Ramírez serait le fondateur et le défenseur de l'ermitage de la Vierge d'Atocha, au VIIIe siècle, et il aurait lui-même sacrifié sa femme et ses filles pour protéger la sainte image de la Vierge des attaques des occupants musulmans. Celle-ci, reconnaissante, aurait par la suite miraculeusement rendu la vie aux femmes si courageusement immolées par le héros[56]. Quintana voit donc chez ce personnage de légende le premier « restaurateur » de la ville qui sauve la sainte patronne de Madrid des infidèles. L'historien redouble d'ailleurs la dimension sacrificielle de la prouesse en soulignant que García Ramírez est l'auteur du massacre de sa propre famille. Au terme d'une démonstration rapide, Quintana fait du héros madrilène le fondateur

54 Le couvent de la Concepción Francisca et l'Hôpital de la Latina sont détruits en 1904 et se situaient au n°54 de l'actuelle Calle Toledo, dans le quartier qui porte toujours aujourd'hui le nom de « La Latina ». Le couvent de la Concepción Jerónima situé dans le voisinage, jouxtait l'actuelle Calle Conde de Romanones. Il sera démoli en 1891. Voir : Pascual MADOZ, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, Madrid, Alguara Editores, 1999. (1ère édition 1848). p. 372. María Isabel GEA, *Diccionario enciclopédico de Madrid*, Madrid, Ediciones La Librería, 2002, p. 197.

55 « Resta solamente provar que los Ramírez de que tratamos son descendientes de aquel valeroso caudillo Alcayde de Madrid, Gracian o Garcia Ramírez que diximos arriba restauró esta Villa », *op.cit.* , fol 261.

56 Capítulo LX : « Primera restauracion de Madrid del Poder de Moros, por don Garcia Ramirez » : «Viendo pues su mujer y dos hijas que ninguno avia de escapar con la vida a causa de ser ellos pocos, y de fuerça mal armados, y los Moros al contrario muchos, y mejor prevenidos, rogaron a su marido y padre que supuesto que todos avian de morir , que ellas tenian por mas honrosa puerte morir a sus manos, que despues de afrentadas a las de la insolencia barbara de los Paganos » ; «La reyna del cielo que es poderosa y larga en hazer misericordias, como les dio la vitoria, dio tambien la vida a las que la religion avia degollado, no queriendo que tan gran maravilla se celebrasse con tristeza y llanto » fols. 83-84.

de la lignée des Ramírez qui se retrouve, grâce à ce rapprochement, auréolée d'une gloire sans égale[57].

Un tel discours place les Ramírez dans une position exceptionnelle, pour ainsi dire au sommet du panthéon des nobles de Madrid, ce qui ne correspond pas forcément à la réalité de leur situation[58]. Le motif d'un traitement aussi ouvertement panégyrique de la famille Ramírez s'éclaire si l'on prend en compte la profession qu'exerce Jerónimo de Quintana : l'historien est aussi et avant tout Recteur de l'hôpital de la Latina. Quintana semble donc utiliser le répertoire généalogique des notoriétés madrilènes à son propre profit pour honorer la famille fondatrice de l'institution hospitalière dont il a la charge et qui est toujours impliquée dans sa gestion[59].

Le texte historique fonctionne donc ici sur une double logique : il s'agit tout d'abord faire porter l'identité de Madrid par des personnages qui illustrent une classe dirigeante qui se sent menacée. A un premier niveau, l'historien met donc la biographie au service de la défense identitaire d'une fraction jadis dominante de l'élite locale. A un deuxième niveau, le texte est récupéré par l'auteur pour des motifs qui ne regardent plus que des relations clientélaires

57 Les preuves avancées par Quintana pour fonder le lien entre les Ramírez et García Ramírez sont d'ordre avant tout spirituel : l'historien commence sa démonstration de la façon suivante : « se prueba lo primero por la cordial devocion que ha tenido y tiene esta casa a la santa imagen de Nuestra Señora de Atocha » fol. 261.

58 La famille Ramírez est certes importante à Madrid, mais son statut tient essentiellement à son alliance avec les Mendoza. Sur la généalogie des Ramírez, voir : Alonso MATILLA TASCON, *Beatriz Galindo, Francisco de Madrid y su familia,* Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 2000, p. 98. L'historien signale le mariage de Beatriz Galindo (petite-fille de « la Latina ») avec Juan Hurtado de Mendoza.

59 Un membre de la famille Ramírez est généralement associé au patronage de l'hôpital. Mercedes AGULLO Y COBO indique par exemple qu'en 1590, Beatriz Ramírez de Mendoza, comtesse de Castellar, occupe cette fonction. Jerónimo de Quintana reste à la tête de l'institution de 1603 à 1640 et il conserve visiblement des liens privilégiés avec divers membres de la lignée, puisqu'il figure comme « padrino de pila de varios niños de la familia de los Ramírez » ; Mercedes AGULLO Y COBO, « El licenciado Jerónimo de Quintana, cronista de Madrid », Madrid, Artes Gráficas Municipales, 1974, p. 13.
Il faut également remarquer que la louange de la famille Ramírez dépasse le cadre de la partie consacrée au catalogue biographique, et traverse toute l'œuvre. Les autres membres du lignage qui sont cités sont : Beatriz Ramírez de Mendoza, qui est la fondatrice du couvent des « religiosas descalças de la orden de San Gerónimo ». Quintana compose une louange appuyée de son action et de son courage à l'occasion de son opposition à Lerma (fols. 433-434). Il dédie également un hommage au fils de Beatriz Ramírez de Mendoza, Baltasar Ramírez de Saavedra, qui s'intitule « Vida del virtuoso y noble Caballero Don Baltasar Ramírez de Mendoça » (fol 175-179). De plus, Quintana accorde son attention à une autre branche de la lignée, issue du premier mariage de Francisco Ramírez, : « Vida del Predicador Apostolico Iuan Ramírez de la Compañía de Jesus » (fol. 158-162). Tous ces récits qui ne sont pas inclus dans le « nobiliario » sont orientés vers l'exaltation de la dévotion de la famille Ramírez.

personnelles. Cette double logique est caractéristique de l'écriture de l'histoire à l'âge baroque et de ce que Christian Jouhaud a nommé le « service de plume »[60]. L'historien qui sert le pouvoir en l'occurrence, les élites urbaines est loin d'être entièrement aliéné par cette contrainte et il échafaude des stratégies qui lui permettent de récupérer une certaine autonomie d'action et de servir simultanément ses propres intérêts. Le texte de Jerónimo de Quintana illustre bien cette double instrumentalisation du texte : à la fois louange presque servile d'un groupe réduit de familles et promotion d'une famille traditionnellement liée à l'institution hospitalière dont l'historien est responsable.

Les deux histoires consacrées à Madrid ont le projet commun de servir la « grandeur » de la ville, mais il faut pendre soin de remarquer qu'elles aboutissent à des configurations identitaires fort différentes. En fonction du groupe sociologique choisi pour incarner la cité, les historiens produisent deux profils urbains singuliers. Chez González Dávila, les hauts fonctionnaires représentent un Madrid ville de Cour, c'est-à-dire une cité investie du rôle de capitale dans le cadre d'une logique de pouvoir centralisé. Dávila s'en tient donc strictement au « sólo Madrid es corte », compris comme : « Madrid est le seul siège du pouvoir ». En revanche, chez Jerónimo de Quintana, on pourrait dire que l'adage s'inverse et que l'historien utilise les récits biographiques pour composer le portrait d'un « Madrid no sólo es corte ». De ce point de vue, Madrid n'est pas seulement le siège du pouvoir central, ce qui permet du même coup de restaurer le prestige d'une oligarchie urbaine qui évolue profondément. Le patriciat urbain choisi par Quintana comme figure de l'excellence madrilène incarne alors une ville soucieuse des prérogatives de son administration locale, bien qu'elles soient intégrées dans le système monarchique. Ces divergences nous ramènent finalement au paradoxe fondateur de l'écriture d'une histoire locale de Madrid : l'histoire urbaine est un genre par définition « centrifuge » qui met en avant l'existence autonome de la ville, alors qu'une capitale est précisément l'axe d'un mouvement « centripète », qui attire les pouvoirs. C'est dans la contradiction entre ces deux dynamiques que se crée progressivement un discours identitaire sur Madrid, « Corte » pour Gil González Dávila et « Villa » aux yeux de Jerónimo de Quintana.

60 Christian JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature*, Paris, Gallimard, 2000. L'auteur remarque le paradoxe d'une écriture au service des puissants à l'âge classique : « Il n'est certes pas impossible qu'il y ait entre auteurs et commanditaires (ou patrons) identité de points de vues tactiques, et conceptions communes des ouvrages politiques de l'écriture, mais l'espace propre de la médiation assurée par l'écrit entre la politique de l'homme d'action et les effets de l'action apparaît plus large et plus complexe qu'il ne pouvait le sembler au premier regard, aveuglé par l'évidence de l'instrumentalisation de l'écriture et de l'efficacité du service rendu à un puissant. » p. 262.